

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Abbé ANTOINE

Le problème social (suite)

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1911, tome 13, p. 40-46

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

# Le problème social

(*Suite.*)

Après avoir précisé le sens exact de la question sociale, il nous est plus facile d'examiner ses rapports avec les différentes questions sociales, avec ce que j'appellerai les questions sociales particulières et que l'on a tort de confondre avec elle, car ces questions sociales particulières n'en sont qu'une partie ou une conséquence : question juridique, question politique, question ouvrière et question économique. Ces quatre questions sont, je le veux bien, des questions sociales particulières, mais elles sont les conséquences de la question sociale radicale et centrale dont nous parlons en ce moment.

La science sociale a un objet parfaitement déterminé : elle étudie et prouve la nécessité de la société, ses caractères, ses lois et les bases sur lesquelles elle doit reposer.

Mais vous voyez tout de suite que la science sociale va se fractionner en autant de sciences qu'il y a de terrains sur lesquels s'exerce l'activité sociale, sur lesquels travaille l'homme social : il y a le terrain du droit, c'est-à-dire, celui des relations des citoyens entre eux, et voilà la science juridique ; il y a le terrain des rapports entre gouvernants et gouvernés, et voilà la science politique ; il y a le terrain des relations entre travailleurs, les travailleurs de l'intelligence, les travailleurs manuels, les fournisseurs de capitaux organisateurs d'entreprises et producteurs immédiats de richesses, et voilà la question de l'organisation des travailleurs, l'économie sociale ; il y a le terrain de la production elle-même, de la répartition et de la consommation des richesses et voilà la science économique.

On le voit, la science sociale n'est point ni la science politique en particulier, ni la science juridique, ni l'économie sociale, ni l'économie politique : elle est tout simplement la science sociale. Elle a des points de contact avec le droit, avec l'économie, avec la politique, cela, parce que toutes ces différentes sciences lui sont subordonnées, parce que ce sont autant d'applications particulières des règles générales qui régissent l'activité sociale de l'homme, des règles générales que la science sociale a reconnu nécessaires et vraies.

Dès lors supposez que de fausses doctrines aient, comme nous l'avons vu, bouleversé les principes de la science elle-même ; supposez que ces principes nient la nécessité de la société ou qu'ils faussent radicalement les fondements et les bases de la société : alors nous avons la question sociale, alors il y a problème à résoudre, alors il y a mal à combattre.

Bien plus, le virus déposé à la base de la science maîtresse va nécessairement s'insinuer et s'infiltrer dans les sciences subordonnées et les infecter pareillement. Et alors, il y aura question politique, question économique et question ouvrière.

Ce virus déposé sur l'arbre de la science sociale s'infiltrer lentement dans les différentes branches qui sont comme les sciences sociales particulières.

Ainsi, il y aura question politique dès qu'en appliquant à la science politique le principe faux de l'absolue indépendance et de la suffisance de l'individu, au nom du contrat social, on ne reconnaîtra au pouvoir, par exemple, qu'une autorité humaine déléguée, toujours révocable, mais omnipotente tant que dure le mandat.

Et voilà l'Etat-Dieu centralisateur et oppresseur, quoique toujours tremblant et instable dans les personnes

qui exercent cette oppression et dirigent cette centralisation outrancière.

Il y aura de même question économique, dès qu'appliquant à la production des richesses le même principe d'absolue indépendance et suffisance de l'individu, on refusera à l'Etat le droit de coopérer à la vie et au travail national, laissant les individus aux prises les uns avec les autres, se livrer impunément aux horreurs de la spéculation, de l'agiotage, des jeux de bourse, et de l'usure.

Il y aura aussi question ouvrière, dès que, appliquant aux travailleurs toujours ce même principe néfaste de l'absolue indépendance de l'individu et de sa pleine suffisance, on supprime les corporations et on ne donne aux associations professionnelles qu'une vie mesurée et restreinte, qu'une mesure parcimonieuse de liberté, leur reconnaissant le droit à l'existence sans leur donner les moyens d'exister ou en mettant des entraves aux libres mouvements de leur activité extérieure ou de leur fonctionnement intérieur.

Mesdames et Messieurs, le génie observateur de Léon XIII avait vu et noté de son regard profond ce phénomène du mal envahissant toutes les parties de la société. Remontant jusqu'à sa source, il constate que le protestantisme, en proclamant la suffisance de l'individu sur le terrain religieux, et donc l'inutilité de la société religieuse, avait posé le germe fatal. D'après Léon XIII, c'est du protestantisme de la Réforme, que date ce virus morbide qui s'est infiltré dans le corps social.

Puis il décrit l'envahissement du mal social, d'abord dans l'ordre philosophique. Dans l'Encyclique *Immortale Dei*, il dit : « Bientôt le faux principe de liberté effrénée fut appliqué à tous les degrés de la société civile », et voilà la question intégrale : « Le faux principe

de la liberté absolue appliquée à tout le corps social » ; c'est la vraie fondamentale question sociale.

Enfin, « la soif d'innovation qui depuis longtemps s'est emparée des sociétés et les tient dans une agitation fiévreuse, devait, tôt ou tard, passer des régions de la société civile dans la sphère voisine de l'économie : c'est alors la question ouvrière et la question économique qui sont des questions sociales particulières.

On ne pouvait mieux décrire le mal, sa source et ses conséquences successives, comme on ne pouvait mieux laisser entrevoir l'enchaînement logique de toutes les sciences subordonnées à la science sociale.

Et maintenant, Mesdames et Messieurs, si je ne me trompe, vous comprendrez mieux l'insuffisance, l'étroitesse, et parfois la fausseté des définitions que l'on a données de la question sociale et que l'on trouve chez bon nombre, et je dirai même chez un grand nombre d'économistes.

Donnons d'abord la parole aux socialistes :

Voici *Lasalle* : « La question sociale, c'est la question de savoir si une classe sera indéfiniment exploitée par l'autre. »

*Bebel* : « La question sociale, c'est l'antagonisme irréconciliable entre les exploités et les exploités. »

*J. Guesde* : « La question sociale, c'est le prolétariat brisant sa chaîne et marchant à la conquête de ses droits. »

*Benoît Malon* : « Savoir si et comment l'ouvrier saura prendre au soleil la place qui lui convient, garder pour lui le bénéfice intégral de son travail, voilà la quintessence de la question sociale. »

Eh bien, toutes ces définitions sont creuses !

D'abord, il ne s'agit jamais que d'une classe de la société, de la plus nombreuse, je le veux bien, mais enfin vous conviendrez que les ouvriers ne sont pas toute la société et qu'un mal qui atteint la classe

ouvrière peut très bien ne pas être et n'est pas nécessairement un mal social dans toute sa compréhension. Puis ces définitions ne voient le mal social que dans les appétits matériels à satisfaire ou dans les ambitions politiques à réaliser ; au contraire, religion, justice, droit, ce sont des mots qu'on n'ose pas même prononcer dans le monde socialiste. Inutile de demander aux individualistes de l'école de Manchester la définition de la question sociale, parce que celle-ci n'existe pas pour eux ; ils la suppriment, c'est bien simple. Sont-ils catholiques, ils vous diront que la question sociale est éternelle, et que c'est tout simplement le péché originel avec son cortège de misères et de vices. S'ils ne sont pas catholiques, ils vous diront que la question sociale n'est pas autre chose que le socialisme.

Si vous le voulez, citons deux auteurs : MM. Leroy-Beaulieu et Claudio Jannet.

*Leroy-Beaulieu* : « La question sociale n'est que l'aspiration intense chez le travailleur contemporain vers une situation meilleure, plus assurée, plus respectée. » Mais vraiment je dirai au savant académicien que ce n'est pas là un mal social ; je ne crois pas du tout qu'il y ait un mal social à ce que l'ouvrier aspire à une situation meilleure et je crois que toujours l'homme aspire au meilleur.

*Claudio Jannet* : « La question sociale est non pas une question d'organisation économique, mais une question religieuse. »

Voici encore la définition de M. Ott :

« Ce qu'on appelle la question sociale apparaît donc comme le grand problème à résoudre, réaliser effectivement la liberté et l'égalité de tous les membres de la société chrétienne, effacer la distinction entre une classe supérieure et oisive et une classe inférieure et

laborieuse, mettre fin à une organisation qui assure à un petit nombre toutes les jouissances sans travail, tandis que la masse ne recueille que des privations au prix d'un labeur incessant. »

Ainsi donc liberté et égalité, voilà pour M. Ott la solution du problème social, mais il ne voit pas que ce sont justement ces deux mots, au nom desquels, il y a cent ans, fut établie l'organisation sociale actuelle si détestable.

Voici M. Gide : « La répartition des richesses embrasse toutes les questions qu'il est convenu d'appeler « question sociale » et qui n'est en somme que l'éternelle question des riches et des pauvres. »

Une fois encore, cette définition confond une question matérielle, secondaire et subordonnée avec une question supérieure et primaire, c'est la question économique, prise pour la question sociale dans son ensemble.

Plusieurs sociologues catholiques ont confondu, eux aussi, la question ouvrière et la question sociale proprement dite.

Citons seulement, si vous le voulez, le P. Dehon qui a écrit dans son *Catéchisme social* : « La question sociale a pour objet principal l'organisation du travail et la répartition de ses produits, elle a pour cause le malaise d'un grand nombre de travailleurs. » Mais cela, c'est précisément la question ouvrière, ce n'est pas la question sociale intégrale.

On voit par cette courte énumération combien faciles sont les erreurs et les lacunes en pareille matière. Quoi d'étonnant qu'il y ait alors tant de malentendus et tant de faux pas dans l'action ! Car, vous l'avez bien remarqué, Mesdames et Messieurs, cette description d'apparence théorique est au fond éminemment pratique,

car la connaissance du mal social entraîne l'application du vrai remède.

Pour nous, désormais, un remède ne sera social qu'autant qu'il refait l'organisme social, c'est-à-dire pour autant qu'il travaille à unir l'homme à la société et l'un et l'autre à Dieu. (*A suivre.*)

Abbé ANTOINE.